

À propos de lignes et fable chez Vélasquez

Ph. Gasnier

Séminaire d'été de l'ALI
28 août- 1^{er} septembre 2002

Le titre de notre propos est sans surprise : c'est-à-dire lignes et fable chez Vélasquez. Ce titre où la pluralité des lignes renvoie à la singularité d'une fable a précédé chronologiquement ce que je me propose de vous dire. Je ne suis pas sûr que l'a priori dont ce titre est encore l'expression corresponde exactement à ce que j'aurai le plaisir de vous dire en effet aujourd'hui.

Ce qui va suivre résulte d'une conversation avec un ami que je crois dans la salle : Christian Julien.

Puisqu'il s'agit de peinture en ses rapports multiples et énigmatiques avec la réflexion, nous aurons l'occasion d'aborder un peu les rapports de la peinture à distance de la raison.

Un regard sans réflexion comme il a été dit ce matin. Réflexion, c'est-à-dire aussi bien sûr raison à l'âge classique. Un nom surgit, inscrit dans toutes les mémoires : celui de René Descartes. Cet illustre philosophe, et qui plus est savant, peut-il nous orienter, c'est-à-dire nous conduire comme par la main dans les premiers linéaments de ce qui sera plus tard la médecine clinique ? Médecine clinique qui se proposait à l'orée du XIX^e siècle de nous rendre, comme le disait Michel Foucault, bien avant *Les Mots et les Choses*, l'invisible visible. Ou bien, doit-on mettre en exergue, garder en mémoire, plutôt cette pensée fulgurante de Blaise Pascal, à propos précisément de notre philosophe savant, cette pensée : « Descartes, inutile et incertain ? »

Sans doute, à propos de Descartes et précisément à propos du tableau qu'en fit Frans Hals, visible aujourd'hui au Louvre, convient-il aussi de garder en mémoire à propos de la légende au bas de ce tableau celle que proposait le philosophe Alain, nommément Émile Chartier, attentif au regard de l'auteur du *Discours de la méthode* et adressé à un spectateur inconnu et de passage : « Tiens ! en voilà un qui va se tromper ».

Légende que, dans le silence de ce tableau et sous le regard attentif à la fois mobile et immobile de Descartes, celui-ci pouvait adresser au spectateur pressé et distrait en ce monde.

Descartes, inutile et incertain, peut-être, mais aussi Descartes non dupe, en cette vie, de la fable de ce monde.

Eh bien, peut-être, puisqu'il était, ce matin question de clinique, et de pensée réflexive, c'est-à-dire de réflexion épuisée, est-il possible cet après-midi de nous engager un peu vers quelques remarques sur le tableau célèbre : *Les Ménines* de Vélasquez. Tableau à propos duquel Michel Foucault, Jacques Lacan, et plus récemment François Wahl, chacun pour sa part, nous ont précédé et éclairé. Vélasquez, dont ses contemporains pensaient qu'il n'avait pas achevé ses œuvres et n'était pour cela que si peu populaire en son temps. Mais Vélasquez fait la découverte d'ordre esthétique peut-être la plus importante à l'âge classique. Précisément celle-ci que la réalité se distingue du mythe en ce qu'elle n'est jamais achevée.

Jamais achevée.

Eh bien, c'est sur cet inachèvement, peut-être, que nous pourrions aujourd'hui ajouter quelques mots. Vélasquez nous annonce dans ce tableau, me semble-t-il, ce qu'il en sera plus tard de l'ordre de la clinique. En ce tableau où le double portrait royal très en arrière, dans un cadre, nous suggère déjà une génération qui s'efface ; et à ce tableau répond comme en miroir et bien sûr en écho le tableau de Goya, la famille de Charles IV construit en 1800, et perceptible encore aujourd'hui à Madrid au Musée du Prado précisément ; construit en 1800 c'est-à-dire à un siècle et demi de distance. Portrait collectif d'une famille royale qui paraît revenir à une présentation picturale frontale plus simple, et qui n'est pas étranger à ce qui devait advenir à l'Espagne sous l'Empire, et qui fut l'occasion, comme on le sait, dans la guerre de tant de malheurs sanglants.

Il ne semble pas sans intérêt de souligner ceci : l'ajout de la croix de Saint-Jacques en position frontale sur le vêtement de Vélasquez. Croix, marque de respect, certains dirent posthume, qui confère sans bien sûr y réussir totalement, à Vélasquez, la marque d'une dignité reconnue. Dignité qui s'efforce, au delà du jeu infini des miroirs et de la virtualité énigmatique de l'image, d'atténuer, chose impossible, le manque constitutif, et de donner la représentation impossible d'une totalité.

En outre, l'irruption de l'Infante Marguarita dans ce tableau, au delà de l'instant, fait apparaître discrètement la touche ineffable de l'éternité.

Croix de Saint-Jacques dont les quatre places qu'elle dessine laissent ouverte l'élaboration topologique d'une discursivité. Discursivité et modalité discursive en rapport, peut-être, avec ce qui oriente l'œuvre de Jacques Lacan, en son élaboration continuée.

Ainsi, s'efforcer de rendre en esthétique comme en clinique un peu l'invisible visible rejoint cet impossible dans l'acte analytique. C'est cet impossible précisément, tant dans l'ordre esthétique et clinique, qui rejoint la thèse récente de François Wahl sur le discours du tableau, et l'assertion profonde ouvrant vers des espaces insoupçonnés que formule cet illustre médecin, philosophe, maître de Michel Foucault, c'est-à-dire Georges Canguilhem : « il n'existe pas de rétine intègre. »

Et partant, la guérison, si elle est espérée parfois, n'est jamais retour à l'état antérieur. A l'antérieure innocence.

Il convient maintenant, en une remarque ultime et brève, de rappeler l'opposition de deux ordres d'œuvres picturales : l'œuvre figurative et l'œuvre non figurative, abstraite comme on verra certes, mais lyrique aussi.

Sans doute, à l'âge classique le signe est-il, comme on sait, pensé dans l'élément apparemment serein et pacifié de la représentation. Qui plus est, et d'une manière peut-être plus géné-

rale encore, tant à l'âge classique qu'en deçà de cet âge, c'est-à-dire de ce côté-ci, dans l'œuvre figurative, demeurent immuables les trois références majeures que sont la référence à la nature, la référence à une esthétique, la référence à l'esquisse. Cette triple référence renvoie à la permanence, ou encore à l'insistance d'un moment toujours antérieur à l'inscription. Que ce moment soit réflexif, centré sur l'intégrité du cogito à partir duquel s'agence tout l'âge classique, ou que ce moment soit décentré par et dans l'élément impensé d'un cogito d'abord légèrement asthénique et bientôt définitivement épuisé. Mais cette triple référence dans l'œuvre figurative demeure encore assujettie. Assujettie au primat du logocentrisme.

Par contre, ce n'est, semble-t-il, que dans l'œuvre picturale non figurative stricto sensu que s'instaure, peut-être, un nouvel ordre signifiant.

Ainsi en est-il de l'abstraction lyrique de Georges Mathieu dont une part de l'œuvre est actuellement comme on sait exposée au jeu de Paume. Abstraction lyrique, c'est-à-dire, nouvel ordre signifiant directement lié à l'impétuosité d'une gestuelle expressionniste. Il s'agit là d'une peinture d'action et non de reflet et de réflexion, où l'art de peindre devient une véritable peinture en acte.

En cette peinture, peinture spectacle, le signe et son corrélatif l'objet, certes liés à une réalité matérielle, ne sont viables, c'est-à-dire promus non seulement à une réalité objective mais aussi à une réalité formelle nouées entres elles, et par conséquent un peu visibles que dans le moment et l'élément de leur constitution native. C'est-à-dire, dans l'incarnation du geste créateur accéléré. Geste créateur toujours imprévisible. Imprévisible, assurément, comme l'est aussi le titre de l'œuvre, précisément le titre de chaque œuvre. Titre donné avec et par surprise. Et bien sûr, titre donné ici sans a priori. Et comme de surcroît.

Ce dernier point sera notre ponctuation. ○

Le Cercle de l'adolescence

Perversités et transferts

Détail de ces réunions dans le bulletin n° 99

Journée

organisée par Martine Lerude, tél. 01 42 78 70 75, Jean-Marie Forget, tél. 01 42 22 92 02

Samedi 5 juillet 2003, 10h à 12h 30 et de 14h à 16h 30

Les perversités, la question du social et l'économie de l'objet. Approfondissement d'axes de travail qui auront été plus particulièrement dégagés dans le fil de l'année par les participants.